

saient aucun doute que je n'eusse point interrompu mon travail.

Il y avait déjà deux ou trois mois que je me procurais chaque jour cette distraction ; je connaissais de vue toutes ces jeunes filles, j'étais au fait de leurs habitudes, et je dirais presque de leurs caractères : c'était pour moi comme des fleurs vivantes sur un riche tapis ; mais, cependant, toutes encore n'étaient aussi indifférentes les unes que les autres, et mon affection se répandait sur elles comme sur des sœurs.

Un jour, je vis, parmi tous ces jeunes visages que je connaissais, un visage nouveau et inconnu : c'était celui d'une jolie enfant blonde et rose, à la tête de chérubin. Ce charmant petit visage était tout baigné de larmes ; la pauvre enfant venait de quitter sa famille et croyait ne jamais pouvoir s'en consoler. Le premier jour, ses jeunes compagnes voulurent vainement la distraire : la blessure était encore trop fraîche, elle saigna tout ce sang du cœur qu'on appelle des larmes. Je fus profondément ému de cet épisode dans mon roman ; je voyais un point de ressemblance entre cette pauvre petite et moi : je pensais que, comme moi, elle allait mener une vie triste et isolée, et, sachant ce que j'avais souffert, je la plains de ce qu'elle allait souffrir.

Le lendemain, je grimpai sur haut de ma pyramide avec plus d'empressement que je n'aurais l'habitude de le faire. Mon regard embrassa dans un seul instant toute la jardin : les jeunes filles jouaient comme d'habitude, et la nouvelle arrivée était assise au pied d'un arbre, entre deux autres petites filles qui, pour la consoler, avaient apporté devant elle leurs plus jolis ménages et leurs plus riches poupées. La pauvre recluse ne jouait pas encore, mais elle ne pleurait déjà plus. Toute sa récréation se passa à écouter les consolations de ses deux amies, auxquelles elle donna la main pour s'en aller. Le lendemain, son joli visage ne conservait plus que de faibles traces de tristesse, et elle commença de partager les jeux de ses compagnes ; enfin, huit jours ne s'étaient pas écoulés qu'elle avait oublié, avec la légèreté de l'enfance, ce nid maternel hors duquel, faible oiseau, elle avait cru qu'elle ne pourrait pas vivre.

Il n'y avait donc que moi dont la malheureuse organisation ne savait trouver que des chagrins où les autres découvraient des plaisirs. Ma tristesse et ma timidité s'accroissent encore de cette certitude, et je continuai de mener l'existence douloureuse que j'avais commencée, et dont je n'avais pas la force de sortir.

Cependant, un rayon doré et joyeux venait d'éclairer un coin de cette existence. Dans mes vingt-quatre heures sombres, j'avais une heure de soleil : c'était l'heure pendant laquelle les jeunes filles venaient jouer sous mes fenêtres. La dernière arrivée, que j'entendais appeler Jenny, était maintenant

aussi folle et aussi riieuse que ses compagnes, et, quoique je lui eusse su mauvais gré d'abord de ne pas conserver cette tristesse qui l'unissait plus intimement à moi, j'avais fini par lui pardonner son bonheur. Chaque jour j'attendais cette heure de la récréation avec impatience. A peine était-elle arrivée, que je reprenais mon poste accoutumé. J'aurais pu dire que je ne vivais que pendant cette heure, et que tout le reste du temps j'attendais la vie.

Le mois des vacances arriva : je le vis venir presque avec effroi ; c'étaient six semaines pendant lesquelles je ne verrais pas Jenny. L'idée de rentrer dans ma famille, qui m'aimait tant, de revoir mon père, qui, depuis la mort de ma pauvre mère, avait concentré toutes ses affections sur moi, n'était qu'un faible soulagement à ce chagrin. Seul, au milieu de la joie qu'amenaient parmi les écoliers cette importante époque, je restai triste et pensif. Cependant, j'étais loin de me douter du sarcrofit de chagrin qui m'attendait : j'avais toujours présumé que l'époque des vacances des deux pensionnaires était la même, et je calculais le nombre de jours que j'avais encore à voir Jenny lorsque, un matin, en montant sur mon échafaudage accoutumé, je trouvai le jardin vide.

Je n'y compris rien d'abord : je crus que l'heure avait été avancée pour moi et reculée pour elles ; j'attendis, croyant à chaque instant que cette porte, qui donnait ordinairement passage à toute cette volée de colombes, allait s'ouvrir comme d'habitude. Elle resta fermée, le jardin demeura désert : je ne resta la vérité, mon cœur se serra, des larmes silencieuses coulèrent de mes yeux. Ne pouvant plus calculer l'heure par la rentrée des pensionnaires, je restai là à pleurer ; de sorte que, quand la porte s'ouvrit pour la seconde classe, je fus surpris, baigné dans mes larmes, au haut de mon échafaudage.

En voulant descendre rapidement, le pied me manqua ; je tombai la tête sur l'angle d'un banc : on me releva évanoui, et l'on me transporta à l'infirmierie, la tête ouverte par cette blessure dont vous me voyez encore la cicatrice.

Mes maîtres m'aimaient en raison inverse de la haine que me portaient mes camarades : j'étais pour eux un enfant doux, patient et travailleur ; jamais je n'avais encouru une position pour paresse, espièglerie ou désobéissance. La facilité que j'avais à apprendre et à retenir leur faisait espérer que je serais un jour la lumière de l'Église. Quant à cette malheureuse timidité qui menaçait mon avenir de sa funeste influence, n'allant pas eux-mêmes dans le monde, ils ne pouvaient prévoir combien elle me serait fatale lorsque je serais forcé d'y aller, de sorte qu'ils ne faisaient rien pour m'en corriger. Mon accident causa donc une douleur générale dans le professorat, les soins les plus empressés me furent prodigués, et, grâce à ce concours de bienveillance